



6 A.M. HOW TO DISAPPEAR COMPLETELY

ENTRETIEN AVEC BLITZTHEATREGROUP

« Je m'en vais chaque jour pour la quête nouvelle, Quel sentier du pays n'ai-je pas exploré ? Et ces fraîches hauteurs, là-haut, et ces ombrages, et ces sources aussi ? Car mon âme inquiète va par monts et par vaux, implorant un répit. » À l'instar de ces premiers vers du poème d'Hölderlin que vous avez choisi comme « texte » pour votre nouvelle création *6 a.m. How to disappear completely*, vous invitez les gens à battre la campagne, prendre le maquis. Parleriez-vous de votre spectacle comme d'un voyage initiatique, d'une quête poétique ?

Christos Passalis : Oui, comme dans les premiers vers du poème d'Hölderlin, nous sommes face à des gens perdus dans la périphérie d'une ville peut-être, dans un *no man's land*, une lointaine banlieue, au bord du monde... Les gens cherchent un nouvel endroit où vivre librement. Le poème est une élégie, un voyage initiatique, où il faut accepter de se laisser perdre pour, peut-être, mieux se retrouver.

Angeliki Papoulia : Nous avons cherché à créer sur scène un univers poétique qui ne soit pas facilement reconnaissable, facile à décrire ou à expliquer. Nous voulions créer un monde avec ses propres règles, ses propres modes d'existence qui ne soient pas nécessairement réalistes ou proches de notre perception quotidienne de la vie.

Yorgos Valais : Et pourtant nous sommes au théâtre, mais sans narration ou réalisme.

Effectivement, cette nouvelle création donne l'impression que vous vous situez au-delà du théâtre comme la poésie peut être au-delà de la littérature.

C. P. : Le titre du spectacle signifie exactement cela. « Comment disparaître complètement ? » Disparaître du théâtre mais aussi des causes et des effets, de la logique, de la réalité matérielle... Nous avons donc travaillé sur deux axes importants. Sur la musicalité en premier lieu car nous cherchions l'émotion sans pour autant la nommer. Il n'est pas nécessaire de « comprendre » un poème pour être bouleversé par sa beauté et son sens profond. Le poème d'Hölderlin n'est pas seulement l'histoire d'un garçon et d'une fille qui se rencontrent et meurent, il est beaucoup plus irrationnel. Ensuite nous avons travaillé sur les associations. La poésie n'invente pas de nouveaux mots, elle utilise les mots de manière différente, par associations. Ainsi nous avons cherché à créer des associations entre musique, mouvement et texte. Toujours de manière irrationnelle et musicale.

A. P. : Nous essayons d'emmener le public dans des voies cachées, inconscientes, subconscientes, sans tenter de l'aborder de manière frontale ou directe, sans prendre le temps de justifier ou d'analyser ce qui est en train de se passer afin d'éviter certaines formes de reconnaissance.

Y. V. : Depuis que nous avons commencé à travailler ensemble et que nous avons constitué le blitztheatregroup, nous ne nous sommes jamais confrontés à des histoires du théâtre de répertoire. Toutes nos créations, jusqu'à présent, partaient de nos propres expériences, de nos propres textes. Cette fois-ci, le texte n'est pas le nôtre, mais le poème d'Hölderlin vient à point car nous avons toujours rêvé d'un théâtre capable de converser avec l'abstraction, une idée abstraite.

Pourquoi avoir choisi ce poème-là ?

Y. V. : Parce qu'il est porteur d'un immense besoin, d'une urgence.

C. P. : Et nous la sentons autour de nous. Chaque âge, chaque décennie a ses propres histoires et invente de nouvelles manières de les raconter. Pour nous, il est urgent de trouver à chaque spectacle la manière la plus effective de montrer ce qui fait sens pour l'heure, ce qui fait sens non pas en terme d'actualité mais de questionnements sur là où nous en sommes. L'urgence invente de nouvelles manières de parler de notre temps.

A. P. : Nous essayons de créer des expériences pour le public, et de chercher une manière d'être ensemble par laquelle il ne serait plus seulement témoin ou voyeur d'une situation donnée. C'est un principe fondamental de notre travail, mais depuis nos trois derniers spectacles, nous sommes allés plus loin encore dans ce sens. Le cinéma sait magnifiquement raconter des histoires, de nos jours, le processus narratif par lequel il procède est imparable. Le théâtre ne peut pas être compétitif. Il n'en a pas besoin. En revanche, il se doit d'explorer d'autres formes de narrations.

Effectivement, ce spectacle est plus radical encore que les précédents, plus radical et poétique, travaillant sur les plans larges, mais creusant les thématiques qui vous animent depuis longtemps.

La guerre est partout, partout autour de nous...

C. P. : Nous utilisons le poème d'Hölderlin comme si ses mots étaient magiques et pouvaient changer la réalité. La poésie invente et propose une autre perception du monde sans laquelle vivre serait insupportable. À l'instar de ce qu'elle propose, nous avons tenté de ne rien imposer mais de présenter une nouvelle perception du monde, éloignée de la narration générale qui nous englobe : la crise, la guerre, la montée des extrémismes, le terrorisme... Il ne s'agit pas de s'échapper du monde mais d'en retrouver, par le déplacement poétique, une magie, comme un sentiment religieux, une certaine spiritualité qui semble singulièrement disparue aujourd'hui en Grèce et en Europe. Je parle de spiritualité dans le sens d'une expérience existentielle. D'où le choix de ce poème en particulier : Hölderlin y propose une disparition du monde logique afin de pénétrer une autre réalité, plus proche, selon moi, de la vérité.

Y. V. : Comme si la poésie était au cœur du véritable sens de l'existence. De Lautréamont à la poésie japonaise, le sens échappé des poèmes est plus proche des mystères de la nature humaine. Par son inutilité, le poème décrit le monde et l'existence, d'une manière plus profonde que la réalité.

C. P. : « Qu'est-ce que disparaître veut dire ? » « Comment s'en approcher ? » Il me semble que pour disparaître, il faudrait être un traître à la patrie, à sa classe, à son genre, à son sexe, à sa logique, à soi-même... C'est ce que signifie disparaître : être un traître à la logique commune.

Y. V. : Pour s'échapper de là où l'on est assigné à être.

Comme vos précédentes créations, ce spectacle est brassé par de nombreuses influences...

A. P. : Oui, principalement par le film *Stalker* d'Andreï Tarkovski. Avant même de commencer les répétitions, nous parlions déjà souvent de cette « zone » que décrit le film. Nous avons tenté de l'inventer pour la scène, comme un espace où tout pourrait advenir, sans logique et sans règles. Les acteurs cherchent en vain à communiquer avec la zone, avec cet espace qui les dépasse et les entoure. C'est un lieu étrange, dangereux et paisible, ayant pouvoir de vie ou de mort. Le spectacle est construit sur cette dualité.

C. P. : Le film est lui-même inspiré d'une nouvelle de science-fiction *Roadside Picnic (Pique-nique au bord du chemin)* écrite par Arkady et Boris Strugatsky en 1971. Puisant également dans ce texte, nous avons pensé l'espace comme un organisme vivant, comme un huitième acteur. Nous pourrions dire qu'il est comme un jeu vidéo où l'environnement graphique interagit avec les personnages, comme si la science moderne avait rejoint la poésie, au-delà de la réalité. Hölderlin est très proche d'Einstein !

A. P. : Hölderlin est aussi très proche de Tarkovski, cherchant une autre forme de spiritualité, une autre forme d'existence. Comme s'ils essayaient tous les deux de communiquer quelque chose qu'ils ne savaient pas.

Y. V. : Tous deux sont des artistes creusant des sillons singuliers à des époques différentes. Les références culturelles d'Hölderlin sont païennes, proches des dieux grecs, alors que celles de Tarkovski sont chrétiennes, orthodoxes. Cependant, tous deux se demandent comment vivre en quête de spiritualité plutôt que se battre pour survivre.

Comment avez vous créé ce « huitième acteur » qui semble passer de très métallique à très organique ?

C. P. : Nous avons épousé la dramaturgie du poème d'Hölderlin qui s'ouvre sur un environnement cruel et désespéré pour, graduellement, se tourner vers la lumière.

A. P. : Comme si, de chapitre en chapitre, l'espace changeait, se transformait, devenait plus intérieur, confortable, protecteur. Comme un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur.

Y. V. : Nous évoluons d'abord dans une structure froide et métallique, puis le plateau devient forêt, pour être baigné à la fin dans une lumière chaude surplombée par le mot « Enthousiasme ». L'espace évolue comme nous, au gré du poème, comme s'il nous embrassait, et répondait positivement à nos efforts.

C. P. : En grec, le mot enthousiasme signifie : dieu en moi. Le sens est plus chargé qu'en français ou en anglais.

Sarah Kane, que vous connaissez bien, a écrit à la fin des années 90 4.48 psychose. Si 4.48 est l'heure du suicide, 6 a.m. l'heure de la résurrection ?

C. P. : C'est l'heure à laquelle on est au bord de... L'heure où tout est transformable, entre deux, perfectible ou définitif. Ce moment crucial entre la nuit et le jour où tout peut arriver, mais rien n'est encore certain...

A. P. : Si on ne meurt pas à 4.48, on pourra, peut-être, revivre à 6h du matin...

Propos recueillis par Hervé Pons Belnoue

	6 AU 24 JUILLET 2016	
Tout le Festival sur festival-avignon.com		
f t i #FDA16		